



HAL
open science

“ Nous sommes toutes inadéquates. ” Métabiographie
d’une enseignante précaire dans *Storia di Roberta*
d’Aldo Nove

Ilaria Moretti

► To cite this version:

Ilaria Moretti. “ Nous sommes toutes inadéquates. ” Métabiographie d’une enseignante précaire dans *Storia di Roberta* d’Aldo Nove. *Meridian Critic – Analele Universității ”Ștefan cel Mare” Suceava*, 2022, pp.127-140. hal-03594323

HAL Id: hal-03594323

<https://hal.science/hal-03594323>

Submitted on 12 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Nous sommes toutes inadéquates »

Métabiographie d'une enseignante précaire dans *Storia di Roberta* d'Aldo Nove

Ilaria Moretti

IHRIM (UMR 5317) – Université Jean Moulin Lyon 3

Summary

The purpose of our article is to deepen the theme of female precariousness described in a story by Aldo Nove entitled *Storia di Roberta*. Our idea is to analyze the protagonist's experience through the perspective of her profession: Roberta is a teacher and an intellectual with a passion for politics and civil causes. Our interest is to understand how the perspective of meta-biography – where the story of the other becomes the privileged stratagem to express the point of view to the author – allows the emergence of a series of social problems indispensable for understanding the reality of women at inside the world of work in contemporary societies. In particular, we will focus on the articulation – from which the notion of *professional intersectionality* derives – that exists between gender, work, and the theme of desire. If Roberta's experience insists on the precarious condition of women in today's society, at the same time this story raises the question of gender to illustrate how job instability becomes the source of a series of problems that are corollaries of simple economic fragility.

Keywords

Temporary employment ; Teacher ; Intellectual work ; Professional intersectionality ; Motherhood ; Meta-biography ; Desire ; Emotional exile.

1. Littérature et travail dans l'année 2006. Le futur ? nous l'attendons toujours

L'effort d'imagination n'est pas compliqué. Il faut fermer les yeux et tenter de visualiser un monde peuplé uniquement d'enfants. Ils se promènent, ils jouent, ils discutent. Mais en regardant de plus près, nous nous apercevons que certains d'entre eux sont habillés comme des adultes. Ils marchent dans la rue avec leurs mallettes professionnelles, ils portent des chemises et des cravates bien serrées, d'autres ont des chaussures à talons. Leurs visages cernés, vieillissant, trahissent une maturité inachevée. Ce monde, bien évidemment, n'est pas réel. Toutefois, il n'est pas une fantasmagorie, une rêverie de l'imagination, mais il existe, du moins d'une manière métaphorique, dans les récits narrés par Aldo Nove dans son *Mi chiamo Roberta, ho 40 anni, guadagno 250 euro al mese...*¹, publié par Einaudi en 2006. Le titre, paradigmatique, indique déjà dans sa périphrase la dénonciation d'une condition de précarité existentielle rimant avec une ironie cruelle : celle d'une génération de faux-jeunes qui perdurent dans une condition enfantine faute de pouvoir se réaliser sur le plan professionnel. Le volume se présente comme une sorte de roman-témoignage, de livre-enquête récoltant une série d'interviews réalisées tout au long de l'année 2004-2005 et ensuite publiées dans le journal « Liberazione ». Les noms des protagonistes ont été modifiés, mais pas leurs histoires, pas la véracité d'une condition professionnelle finissant par affecter l'existence de ces individus déchirés entre l'impossibilité d'atteindre une forme de réalisation personnelle et la conscience d'un désir vital les poussant à ne pas abandonner, à s'acharner désespérément vers un chemin sans issue.

La notion de précarité avait presque disparu de la littérature italienne jusqu'à l'année 2006. Le tournant est arrivé d'une manière brutale, mais pas inattendue. En effet, au cours de cette année, le marché éditorial a assisté à la sortie d'une série de publications centrées autour de cette même thématique. Ainsi, le questionnement d'une littérature susceptible de s'interroger sur le monde du travail dans l'Italie contemporaine est devenu une urgence : une exigence politique, presque sociale. Parmi les textes les plus emblématiques, celui de Michela Murgia – *Il mondo deve sapere. Romanzo tragicomico di una telefonista precaria*² – fournit quelques clés de lecture autour de ce phénomène.

Dans l'introduction – écrite à l'occasion de la réédition par Einaudi en 2017 – M. Murgia revient sur son expérience en tant que téléphoniste précaire auprès d'une entreprise promouvant une marque d'aspirateurs à 4000 euros la pièce. Le cœur de son analyse consiste dans la prise de conscience d'un phénomène nouveau. Face à une Italie où le marché du travail est devenu une jungle où la survie économique passe par une forme d'exploitation légalisée, la littérature paraît prendre la place du discours politique. Là où les débats stagnent, la page littéraire est le seul endroit où il est possible de témoigner de la brutalité d'un phénomène qui ne peut être dit autrement. Ne trouvant pas d'autres

¹ Nove, Aldo, 2006. *Mi chiamo Roberta, ho 40 anni, guadagno 250 euro al mese...*, Torino, Einaudi : « Je m'appelle Roberta, j'ai 40 ans, je gagne 250 euros par mois... ». (Toutes les traductions présentes dans cet article sont les nôtres).

² Murgia, Michela, 2006. *Il mondo deve sapere. Romanzo tragicomico di una telefonista precaria*, Milano, Isbn : « Le monde doit savoir. Roman tragi-comique d'une téléphoniste précaire ».

moyens expressifs susceptibles de saisir la complexité du problème, ces auteurs – nous faisons référence, entre autres, à *Mi spezzo ma non m'impiego* d'Andrea Bajani³ ; *Vita precaria e amore eterno*⁴ de Mario Desiati – ont tous commencé à faire entendre leurs voix en 2006. Souvent, ils ont pratiqué les métiers qu'ils dénoncent, souvent ils connaissent directement les salariés qu'ils décrivent. Si leur écriture se fait enquête – témoignage du terrain – la littérature devient l'outil de distanciation nécessaire pour dénoncer la gravité d'une pathologie sociétale sans, pour autant, plonger dans la dérive du misérabilisme, de la caricature et de la banale dénonciation individualiste. La date, toutefois, n'est pas anodine. Car c'est en effet à partir de l'année 2006 que la télévision, les journaux et les débats publics ont commencé à prononcer – au début c'était plutôt un chuchotement – le mot « précarité » devenu rapidement d'usage commun. Ce n'est pas étonnant de constater que les hommes politiques ne l'appelaient pas « précarité », mais bien « flexibilité », en présentant les avantages d'une société capable de s'adapter rapidement – de se plier même – à un capitalisme aveuglé par sa surpuissance. C'était l'époque de la fameuse loi 30 sur le travail, proposée par le sénateur de la Lega – la Ligue du Nord – Roberto Maroni : une loi « nécessaire », car c'était l'Europe qui la demandait. Ainsi, comme le rappelle M. Murgia, une entière génération devait être contente de ne pouvoir travailler que trois mois sur l'année, sans aucune perspective, sans savoir si l'idée désormais chimérique d'une retraite était bien un mirage lointain ou un objectif réalisable⁵. À cette époque-là, plusieurs publications ont confirmé l'urgence, ou tout simplement le besoin, d'un retour vers une littérature capable de parler du monde du travail : une littérature (apparemment) sans ambition politique, loin de la posture contestataire des années soixante-dix et toutefois capable d'être elle-même manifeste, pamphlet militant capable de parler à une génération entière⁶. Ce groupe de travailleurs – ou, pour mieux dire, de précaires sans avenir – était relégué au triste appellatif de « génération perdue ». Perdue, car sans futur, mais égarée aussi puisque – d'une manière subtilement cynique – la conscience politique italienne tentait de faire culpabiliser ces faux-jeunes réticents (« choosy » dira une ministre du travail quelques années plus tard⁷) à s'adapter à un marché en devenir, incapables de saisir les opportunités mirobolantes d'un système incapable de leur garantir un salaire suffisant pour ne payer que la moitié de leur loyer. Mais une lueur d'espoir existe. Comme le souligne M. Murgia dans son introduction posthume, cette génération n'est pas du tout perdue. Elle est restée éveillée, elle n'a jamais dormi et, consciente de sa condition, a choisi de confier sa propre réalité

³ Bajani, Andrea, 2006. *Mi spezzo ma non m'impiego*, Torino, Einaudi : « Je me brise mais je ne trouve pas d'emploi ».

⁴ Desiati, Mario, 2006. *Vita precaria e amore eterno*, Milano, Mondadori : « Vie précaire et amour éternel ».

⁵ Voir Murgia, Michela, 2017. « Prefazione », in *Il mondo deve sapere. Romanzo tragicomico di una telefonista precaria*, Torino, Einaudi.

⁶ Voir Susani, Carola, 2009. « Inizio », in *Sono come tu mi vuoi. Storie di lavori*, Roma, Edizioni Laterza, p. XIII.

⁷ Voir, à ce propos, les déclarations de la ministre du travail Elsa Fornero en 2012 : <https://video.repubblica.it/dossier/articolo-18/fornero-i-giovani-non-devono-essere-troppo-choosy/108533/106918>

à une littérature (faussement) fictionnelle : la seule capable de retraduire la complexité d'une saison politique et économique loin d'être terminée.

À la lumière de ces considérations, nous tenterons d'analyser la question de la précarité féminine racontée dans l'histoire de Roberta en l'étudiant à travers sa spécificité professionnelle d'enseignante et d'intellectuelle militante. Notre but est de montrer comment le choix de la *métabiographie* – où le récit d'un tiers se fait le stratagème privilégié pour exprimer un point de vue propre à l'auteur – permet la mise en évidence d'une série de problématiques sociétales indispensables pour comprendre la réalité féminine du monde du travail. En particulier, nous nous concentrerons sur l'articulation – d'ici vient la notion d'*intersectionnalité professionnelle* – existant entre le genre, le travail et la question du désir. Car, si l'histoire de Roberta met l'accent sur le quotidien des femmes précaires dans la société d'aujourd'hui, elle soulève pareillement la question du genre pour montrer comment l'instabilité professionnelle est source d'une série de problématiques corollaires à la simple fragilité économique.

2. *Intersectionnalité professionnelle* : le cas de Roberta

Le livre d'Aldo Nove, se situe donc dans ce panorama hétérogène. En particulier, l'opération de l'auteur vise à réinterpréter les codes de l'autofiction à travers une technique assez particulière. Les histoires racontées dans *Je m'appelle Roberta*⁸ se présentent toutes dans une configuration rappelant les codes de l'interview. A. Nove est la voix narrative proposant une sorte de préambule introductif et conduisant l'interview à l'aide de questions ciblées. Le résultat, loin d'être un simple compte rendu, est remarquable, car l'habileté de l'auteur consiste dans sa capacité à disparaître, à se dissoudre à l'intérieur de sa même composition littéraire en laissant place aux interviewés. Ainsi, la voix de ses protagonistes émerge comme à travers un cri d'impuissance et de désir, dans la volonté de raconter à la première personne les faits, les situations et les injustices présents dans le monde du travail d'aujourd'hui. Toutefois, d'une manière complémentaire, le lecteur garde la sensation que les histoires racontées ne sont que des épiphénomènes d'une histoire plus grande. C'est l'histoire de l'auteur, bien évidemment, finissant par partager, par s'incarner même dans les récits de tous ces personnages, mais c'est aussi l'histoire de nous tous, une histoire collective nous concernant directement : Italiens ou étrangers, condamnés à lutter pour tenter de survivre dans un univers professionnel devenu toujours plus féroce. Ensuite il y l'existence, qui ne peut être séparée d'une réflexion pointue autour du monde du travail et qui finit par se superposer aux difficultés du gagne-pain quotidien. L'être humain d'Aldo Nove est notre voisin, notre sœur, une proche qui nous connaissons si bien. Mais c'est aussi nous-mêmes. Nous, avec nos petites choses d'êtres humains, nos ambitions ratées, nos rêveries d'enfance se brisant constamment contre la réalité d'une vie d'adulte. Au-delà de la volonté d'interroger le lecteur pour tenter de le mettre en garde contre sa propre aboulie, contre les risques de l'aliénation quotidienne, il est étonnant de

⁸ Par soucis de compréhension avec nos lecteurs, nous choisissons la traduction française du titre dans sa version abrégée.

constater comment ce livre publié en 2006, ne cesse pas d'être actuel. Il n'arrête pas de se réinventer, de questionner d'une manière parfois ironique, parfois dramatique, les paradoxes d'une société aveuglée par un libéralisme désormais hors contrôle et condamné à sa propre aporie.

Dans notre analyse nous nous concentrons sur l'histoire de Roberta – *Storia di Roberta* – celle qui donne le titre au recueil et oriente le ton littéraire de ces narrations drôles et violentes, teintées d'un paroxysme existentiel et professionnel frôlant à tout instant le drame. La notion de précarité féminine dans l'Italie contemporaine est le cœur de cette nouvelle-interview. Il s'agit d'un témoignage glaçant sur la condition d'une enseignante de lettres qu'après avoir quitté sa ville natale en Calabre, Cosenza, s'installe dans la capitale. Rome représente pour Roberta l'ouverture, la grandeur d'une ville capable de lui offrir les avantages culturels et professionnels que la province ne possède pas. Le rêve de devenir écrivaine se broie aussitôt face aux complexités d'une vie précaire et sans garanties professionnelles. C'est la Faculté des Lettres et de Philosophie qui lui permet de s'ouvrir à une carrière plus stable, celle de l'enseignante, dans le but de conjuguer deux passions – mieux : deux attitudes, deux propensions – celle de la politique, de l'engagement militant féministe, unie à la formation des jeunes. Mais les résultats de ces ambitions se brisent rapidement contre l'absurdité d'un monde du travail sans scrupules où la condition des femmes, à l'intérieur de ce même univers de flexibilité à tout prix, donne lieu à celle que l'on pourrait qualifier d'*intersectionnalité professionnelle*⁹. Car s'il est évident que les précaires vivent tous dans une profonde situation de difficulté, être femme et être précaire signifie devoir se confronter à une série de renoncements sur le plan existentiel et personnel finissant par miner toute certitude.

Roberta, avant d'être une enseignante précaire, est une féministe : elle l'a toujours été. Elle a développé une passion politique pour les questions de genre à partir de son adolescence à Cosenza, où « à l'âge de quatorze ans, en deuxième année du lycée » elle avait commencé à « fréquenter les premiers collectifs féministes »¹⁰. La question de l'*intersectionnalité professionnelle* s'impose dans la vie de Roberta et parvient à la conditionner. Dans ce cas particulier, elle est due à son métier – d'ici donc l'usage conscient de l'adjectif « professionnel » – mais finit par impacter son existence en allant au-delà de son travail. Car le choix de poursuivre sa vocation d'enseignante et de cultiver son engagement intellectuel sans avoir une contrepartie économique adéquate la condamne à renoncer à une vie privée épanouie. À quarante-ans, elle a abdicé son désir de maternité et ce choix, pondéré en fonction de son quotidien rude, ne cesse de la tourmenter : « j'éprouv[e] de la jalousie [pour mes amies] qui ont toutes un enfant¹¹ ». L'évidence de cette fragilité est confirmée par le fait que, pour Roberta, ce sont « [l]es

⁹ Voir, entre autres, autour de cette question : Gallot, Fanny, et al. 2020. « L'intersectionnalité au travail », dans *Travail, genre et sociétés*, vol. 44, n° 2, p. 25-30.

¹⁰ « a quattordici anni, in seconda liceo » ; « frequentare i primi collettivi femministi », dans Nove, Aldo, 2006, p. 7.

¹¹ « io invidi[o] [le mie amiche per] il fatto che hanno un bambino piccolo », *ibid.*, p. 8.

femmes qui sont les plus pénalisées. Dans une situation de précarité, il faut effacer son désir d'enfant¹² ». Le sentiment qui en découle est une forte sensation d'improvisation : la vie est soumise aux courants professionnels. Pour ces travailleuses, quand le métier est stable et la situation financière le permet, alors il faut rapidement penser à fonder une famille. En revanche quand – à l'instar de Roberta – la situation se présente immuable dans sa précarité, il faut supprimer ce rêve d'enfant. Il faut songer à le détruire, à l'effacer complètement de son propre horizon si l'on veut éviter une dépression ou un égarement identitaire et émotionnel. La protagoniste utilise un mot intéressant pour problématiser cette condition en arrivant presque à tisser une phénoménologie de la femme précaire. Il s'agit du mot « inadéquation » :

C'est-à-dire ?

Il exprime l'idée de ne jamais arriver à affronter les choses dans la meilleure des façons, à savoir avec de la sérénité, avec un certain détachement. C'est une condition qui peut arriver à tout le monde, mais pour les femmes, cela signifie aussi prendre conscience qu'il ne sera pas possible d'être mère même quand c'est l'existence qui te le demande. Face à cela, tu ne peux que ressentir de la rage, de la tristesse. Et chaque tentative pour tenter de construire autre chose, échoue. Tu te sens seule.¹³

Roberta, pour suivre son désir de réalisation existentielle se retrouve contrainte à renoncer à un autre désir, celui d'avoir un enfant. Détruire ce besoin intime à l'intérieur de sa propre conscience a signifié l'extirper de sa vie d'une manière brutale : « je ne peux pas avoir d'enfant. Je ne peux vraiment pas en avoir. Car je ne suis pas autonome. [...] Et après cela, tu n'arrives même plus à reconnaître tes désirs authentiques. Tu te perçois comme une enfant de quarante-ans, irrésolue du point de vue émotionnel¹⁴ ». En quelque sorte, cette impossibilité à s'émanciper de sa condition de fille, condamne Roberta à garder une dépendance affective et économique envers sa propre mère. Un asservissement n'étant pas sans conséquences. Elle se perçoit comme une adulte-enfant : la lecture d'Aldo Nove, proposée dans l'ouverture de notre article, confirme cette étrange malédiction touchant une grosse partie des nouvelles générations de précaires et affectant, tout particulièrement, les femmes. Être une enfant de quarante-ans, signifie – métaphoriquement – n'avoir jamais quitté son lieu natal. La subordination à l'égard de sa mère finit par être un double empêchement à sa réalisation professionnelle et existentielle. Toutefois, ce mécanisme pervers ne semble pas pouvoir être coupé. Car, à son tour, la mère de Roberta ne cesse d'être

¹² « Le donne fanno più fatica. In una situazione di precariato te lo scordi, di mettere al mondo un figlio », *ibid.*, p. 8-9.

¹³ « Cioè ? – Il senso di non riuscire mai a far fronte alle cose nel modo migliore, con serenità, con il necessario distacco. Credo sia un problema di tutti. Ma da parte delle donne significa anche la responsabilità di non poter essere madre come l'esistenza di chiederebbe di essere. Allora provi rabbia, tristezza. E ogni tentativo di creare delle cose fallisce. Ti senti sola. Ci sentiamo tutti soli », *ibid.*, p. 9.

¹⁴ « [...] non lo posso fare, un figlio. Non posso proprio. Perché non sono autonoma. [...] Così alla fine non capisci nemmeno più quali sono i tuoi desideri. Ti senti irrisolta emotivamente. Ti senti una bambina di quarant'anni », *ibid.*, p. 10-11.

doublement mère, infiniment mère d'une adulte ne parvenant pas à gagner son autonomie, sa pleine maturité : « [elle] est très angoissée [...] très préoccupée par ma précarité. J'ai toujours trahi ses attentes. Et malgré tout, elle a toujours cherché à m'aider, sans me juger¹⁵ ». La mère de Roberta en souffre sans pour autant trouver une manière d'aider sa fille au-delà de cette chaîne de subsistance matérielle les rendant, toutes les deux, prisonnières d'un système pervers.

A. Nove parvient à tisser un récit ne cessant jamais de mettre en relation la frustration de la protagoniste avec son statut de femme. Il insiste à plusieurs reprises sur le déséquilibre existentiel qui en découle. Dans ce contexte, nous observons comment la vie d'une enseignante payée 250 euros par mois entraîne des complications relationnelles et existentielles finissant par impacter sur sa condition déjà vulnérable. La relation avec sa propre mère, le désir inavoué d'une maternité presque utopique, l'angoisse du temps – le temps biologique de la fertilité – passant inexorable et le spectre d'une solitude affective inéluctable, constituent les *effets secondaires genrés* d'une pathologie professionnelle consistant dans l'impossibilité d'exercer correctement le métier pour lequel on a étudié et sur lequel on a autant investi. D'une manière plus vaste, le personnage de Roberta nous permet aussi de problématiser une question centrale dans le domaine du travail intellectuel, qui est celle de la formation. Il s'agit du mythe d'un diplôme fantomatique susceptible à la fois de nous sortir de la pauvreté, de nous émanciper de la province en nous sauvant des mailles de la précarité. Car ces sujets – les super-diplômées de l'Italie d'aujourd'hui – ne sont que les victimes parfaites d'un monde chimérique, traversé d'illusions dorées. Un monde paradoxal où les titres académiques finissent par être des freins ; où le mérite – au lieu d'être valorisé en se transformant en monnaie d'échange – finit par devenir un défaut. Malgré tout, comme le répète M. Murgia, il ne faut pas céder à l'illusion d'une génération perdue, incapable de surmonter la pente de son propre désespoir, car la difficulté est réelle, mais elle est le fruit d'une injustice profonde. Il s'agit d'un mécanisme n'étant pas prévisible, car, pour Aldo Nove « [...] ceux qui ne se sont pas intégrés ne sont pas que les fainéants, les ringards. Il y a ceux qui ont étudié. Ceux qui avaient envie de travailler. Certes, certains ont pêché d'orgueil. De présomption. On les a convaincus du fait que, s'ils arrivaient à obtenir un diplôme universitaire en Lettres, ils auraient pu enseigner aux autres¹⁶ ». C'est à cause de cette ambition intellectuelle que Roberta est tombée, malgré elle, dans le piège d'une *intersectionnalité professionnelle* lui ôtant toute perspective : personnelle et économique.

¹⁵ « È angosciatissima. È una persona molto apprensiva, ed è ovviamente molto preoccupata dalla mia precarietà. Ho sempre disatteso le sue aspettative. E lei ha sempre cercato, comunque, di non giudicarmi. Mi aiuta », *ibid.*, p. 9.

¹⁶ « E quelli che non si sono integrati non sono certo solo gli sfaticati, gli sfigati. Non quelli che non hanno studiato. Non quelli che voglia di lavorare non ne avevano. Certo, alcuni hanno peccato di orgoglio, di presunzione. Gli hanno detto che se prendevano una laurea in materia umanistica poi avrebbero insegnato agli altri », dans Nove, Aldo, 2006, p. 3.

3. Théorie de la classe désavantagée

Si nous analysons l'histoire de Roberta à travers sa parabole déclinante, nous allons trouver des analogies avec le parcours tracé par Raffaele Alberto Ventura dans son livre *Teoria della classe disagiata*¹⁷. La notion de « classe désavantagée » mérite d'être expliquée puisque la traduction ne permet pas aux lecteurs francophones de saisir le jeu de mots se cachant derrière l'expression italienne. La classe désavantagée est, pour R. A. Ventura, la classe moyenne. Une classe qui au début – disons autour des années 1960 – n'était pas tout à fait pauvre, mais qui n'avait pas non plus une aisance comparable à celle de la bourgeoisie lui permettant, par exemple, d'investir dans des formations de haut niveau. La Roberta d'Aldo Nove, exemple typique de cette classe moyenne, est née en province, à Cosenza :

[...] ma famille n'a jamais été très aisée, donc j'ai toujours étudié et travaillé à la fois. Toujours de petits boulots précaires. [...] en réalité, je rêvais de fuir la province, pour devenir écrivaine. Je voulais écrire des romans. Ensuite, heureusement, je ne l'ai pas fait... Mais au-delà de mon engagement politique à Cosenza, mon seul objectif était de quitter la province pour m'installer à Rome dans le but de fréquenter l'université.¹⁸

La famille de Roberta n'est pas pauvre, mais elle ne possède pas – ou plus – les moyens nécessaires pour subvenir aux nécessités matérielles de sa fille. Ainsi, cette dernière est contrainte de travailler durant ses études : l'aide pécuniaire de sa mère existe, mais il est limité. Payer un loyer à Rome, y vivre et chercher à combiner les études avec les « petits boulots précaires » engendre un mécanisme qui, à la lumière de la configuration de l'université italienne, lui fait repousser la date de son diplôme : « c'est pour cette raison que cela m'a pris longtemps pour terminer mes études¹⁹ ». Roberta est, pour le dire avec R. A. Ventura, le prototype parfait de cette « classe désavantagée ». Une classe moyenne qui, malgré son statut fragile, a réussi à s'évader de la province. Ainsi, la jeune femme a pu emménager à Rome, fréquenter l'université, se payer des livres, survivre grâce à l'aide de sa famille combinée à des occupations irrégulières. Mais son *dés-avantage* vient justement de ce nœud problématique. Comme l'explique R. A. Ventura, la pauvreté absolue aurait pu, paradoxalement, lui éviter une vie de déceptions et de précarité. Car si Roberta était pauvre, d'une pauvreté sans remède, elle aurait certainement évité l'université : elle aurait pu trouver un emploi, certes modeste, mais plus solide. Elle n'aurait jamais investi dans la culture, dans la littérature, dans la politique ou dans le journalisme comme cela a été dans

¹⁷ Ventura, Raffaele Alberto, 2017. *Teoria della classe disagiata*, Roma, Minimum fax : « Théorie de la classe désavantagée ».

¹⁸ « La mia famiglia non è mai stata benestante, quindi ho sempre lavorato e studiato nello stesso tempo. Sempre lavoretti precari. [...] In realtà, sognavo di scappare via dalla provincia, e fare la scrittrice. Volevo scrivere romanzi. Poi per fortuna non l'ho fatto... Al di là dell'impegno politico a Cosenza, l'unico mio pensiero era abbandonare la provincia, e venire a Roma a fare l'università », dans Nove, Aldo, 2006, p. 8-9.

¹⁹ « [...] per questo motivo ci ho messo un sacco di tempo a laurearmi », *ibid.*, p. 9.

son cas. C'est sa classe moyenne – ou semi-moyenne, car toujours plus fragile et précaire – qui l'a, en quelque sorte, poussée à rêver l'impossible : « la classe désavantagée [...] est clouée à une éducation qui l'oblige à désirer une existence qu'elle ne peut pas se permettre²⁰ ». La vision de R. A. Ventura est certainement très dure et s'appuie sur la lecture de l'économiste américain d'origines norvégiennes Thorstein Veblen qui, dans son *The Theory of the Leisure Class*²¹, montre comment le fait de dépenser une grande quantité de ressources pour affirmer son propre statut social finit par nous détruire économiquement en nous faisant tomber d'une classe moyenne – donc plus au moins *avantagee* – à une classe *désavantagée*. Le cas de Roberta, comme nous l'avons déjà anticipé, paraît suivre cette parabole descendante, car le fait de suivre son désir de jeunesse l'a contrainte à une dépendance absolue à l'égard de sa mère :

Et après ton diplôme universitaire ?

Je travaille dans une école pour étudiants-travailleurs, ouverte de 18h jusqu'à 22h30. Deux-cent-cinquante euros c'est mon salaire mensuel. Ce n'est presque rien. [...] J'ai déversé mes forces restantes en donnant vie, avec une amie, à une imprimerie des femmes, pour femmes. Nous avons un site internet que nous mettons à jour chaque nuit. [...]

Combien gagnes-tu, avec cette imprimerie ?

Du point de vue économique, rien ! [il y a] toujours l'aide de ma mère.²²

La lecture de R. A. Ventura pose l'accent sur un système capitaliste devenu désormais incapable de garantir une *place adaptée* pour tous ces diplômés – une « chambre à soi » où pouvoir exercer naturellement le métier pour lequel nous avons été formés – mais il se focalise aussi sur une attitude typique chez les jeunes. Car investir sur son propre désir de jeunesse risque d'être dangereux. D'autant plus si ce désir se nourrit d'ambitions intellectuelles ou culturelles. Cela est dû, en partie, à un système éducatif italien insistant, depuis l'école primaire, sur l'importance des sciences humaines. En soi, cette formation humaniste permet un enrichissement culturel indispensable pour la formation des citoyens de demain. Le problème surgit à l'université : à la différence des facultés scientifiques, celles des lettres, philosophie, histoire et sciences humaines ne présentent aucun barrage à l'entrée, aucune sélection préventive. Le résultat est évident dans sa perversité. Ces universités déversent dans le marché du travail un nombre trop élevé de diplômés qui ne seront jamais absorbés par les écoles, les universités ou le

²⁰ « La classe disagiata [...] è come incatenata a un'educazione che la costringe a desiderare un'esistenza che non può permettersi », dans Ventura, Raffaele Alberto, 2017, p. 17.

²¹ Veblen, Thorstein, [(éd.) 1994. *The Theory of the Leisure Class* New York, Penguin books.

²² « E dopo la laurea? – Lavoro in una scuola per studenti lavoratori, aperta dalle 18 alle 22,30. Duecentocinquanta euro è quanto ho guadagnato l'ultimo mese. È quasi nulla. [...] Ho riversato le altre energie, assieme a una mia amica, mettendo in piedi un'agenzia di stampa di donne, per donne. Abbiamo una pagina web che aggiorniamo ogni notte. [...] Quanto guadagni, dall'agenzia? – In termini economici, nulla! [c'è] sempre l'aiuto di mia madre », dans Nove, Aldo, 2006, p. 5-9.

monde de la culture. Ce mécanisme pervers se traduit dans le quotidien de Roberta qui, tentant de résister au sein du domaine pour lequel elle a été formée et qui la passionne, finit par recourir à l'aide de sa mère. Ce mouvement circulaire, ressemblant à une spirale sans fin, n'est pas sans frustrations, car le quotidien de la protagoniste est traversé non seulement par l'angoisse permanente d'une précarité économique semblant sans solution, mais aussi par une forte dose de culpabilité envers la mère restée en Calabre et condamnée à financer sa fille malgré sa propre fragilité financière : « à mon âge, ce serait à moi de l'aider²³ ».

Roberta est la victime parfaite d'un système ne cessant jamais de créer des illusions. Le paradoxe de cette condition consiste dans le fait que le métier que la protagoniste cherche à exercer n'est pas le fruit d'une fantasmagorie complètement détachée de la réalité. Enseigner dans les lycées publics ou privés ne devrait pas entrer dans la catégorie des métiers impossibles : ces métiers que R. A. Ventura désigne de « prétentieux », car désormais trop rares pour « accueillir tout le monde ». Pourtant, l'ambition littéraire de Roberta – cette idée, comme le souligne Aldo Nove, de pouvoir tout simplement enseigner aux autres – paraît appartenir à la sombre catégorie des professions bondées par des hyper-diplômés frappant aux portes des lycées et des universités armés de leurs nombreux diplômes et de leurs doctorats en sciences humaines. Roberta se retrouve ainsi dans cette classe désavantagée formée par des gens « trop riches pour renoncer à [leurs] ambitions, mais trop pauvres pour les réaliser ». Elle ne peut donc que rester bloquée au bord du gouffre « à contempler l'amplitude de [son] échec ». Car pour R. A. Ventura, « [c]ondamnés à la frontière d'un âge adulte ne semblant jamais arriver, nous restons en vie grâce au patrimoine familial [...] nous nous apercevons d'avoir gaspillé une énorme quantité de ressources pour participer à une compétition que nous ne pouvions pas gagner ».²⁴

Toutefois, malgré la pertinence de la théorie venturienne, capable de soulever – entre autres – le problème du système éducatif italien et européen, il nous semble important de mettre en lumière le quotidien de cette enseignante précaire racontée par Aldo Nove en l'analysant dans sa réalité sociale et matérielle. Car s'il est vrai que Roberta est peut-être victime de ses *ambitions erronées*²⁵ – en paraphrasant ainsi le titre d'un roman d'Alberto Moravia – et d'un monde du travail désormais saturé, il est clair que la ténacité de cette femme et l'injustice qu'elle affronte tous les jours méritent une réflexion à part. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que l'objectif d'Aldo Nove est de questionner la perversité d'une société incapable de reconnaître l'effort permanent d'une génération condamnée à un mépris social et économique finissant par piétiner sur tout projet existentiel et relationnel.

²³ « alla mia età, dovrei essere io, ad aiutare lei », *ibid.*, p. 9.

²⁴ « troppo ricchi per rinunciare alle [loro] ambizioni ma troppo poveri per realizzarle » ; « a contemplare l'estensione del [suo] fallimento » ; « Alla soglia di un'età adulta che sembra non arrivare mai per davvero, tenuti in vita artificialmente dai patrimoni familiari [...] ci accorgiamo di avere sprecato un'enorme quantità di risorse per partecipare a una competizione che non potevamo vincere », dans Ventura, Raffaele Alberto, 2017, p. 26-27.

²⁵ Moravia, Alberto, (éd.) 1998. *Le ambizioni sbagliate*, Milano, Bompiani.

4. Métabiographie d'une enseignante entre précarité et désir

L'histoire de Roberta est, pour Aldo Nove, un cas « absolument normal²⁶ ». Cette normalité présumée consiste, en réalité, dans son une condition oxymorique de lutte permanente. On fatigue pour tenter de mener à bien son propre métier, car, pour reprendre les mots de Max Weber, l'enseignement demande une constance, une détermination, un effort régulier ne pouvant s'arrêter face à la vulgarité, à la stupidité, au manque d'engagement de l'autre. Il s'agit d'une profession répondant sans cesse à un impératif personnel sonnante comme un avertissement : « ce n'est pas grave, nous allons continuer !²⁷ ». Continuer pour donner voix à une vocation intime, sachant se battre contre les aspérités du quotidien : tel est le travail intellectuel décliné à travers la profession de l'enseignant. Ce dernier possède le rôle délicat, mais indispensable, de former les nouvelles générations et, pour M. Weber, il doit garder en lui une force souterraine et inébranlable : rien ne peut céder en lui – rien ! – peine la débâcle, l'abdication à un rôle qu'avant d'être purement intellectuel est civil et en quelque sorte, politique.

Roberta possède cette détermination, et pour s'en rendre compte il suffit de comprendre son quotidien : « J'ai un contrat de vacataire, un ex co.co.co. [une sorte de travail à la pièce appliqué à l'enseignement] resté le même depuis des années ; il aurait dû changer, mais il reste ainsi, à cause du chaos ministériel²⁸ ». Même l'imprimerie à vocation féminine – un moyen pour donner vie, concrètement, à un projet intellectuel sachant conjuguer politique et littérature – perdue dans une condition de stagnation économique. Roberta, avec ses 250 euros par mois, travaille toute la journée, elle répond à l'appel weberien de la vocation et de l'engagement civil, mais le résultat pécuniaire frôle le désastre.

Qu'est-ce que tu fais, d'autre, pour vivre ?

Pour l'instant, j'enseigne aussi dans un cours régional, l'après-midi, un après-midi par semaine. [...] Puis, toutes les deux semaines, je collabore avec une autre école, où nous avons créé un cours de journalisme pour les étudiants. En vérité, j'aime toutes ces activités, mais le fait qu'elles soient sporadiques, payées peu et d'une manière irrégulière, tout cela ne me donne aucune forme de sécurité. Quand je n'y arrive plus, c'est ma mère qui m'aide. C'est difficile de vivre ainsi. Tu peux même faire l'effort de penser que nous sommes beaucoup à vivre dans des conditions pareilles, mais cette idée n'est pas suffisante pour combattre l'angoisse issue d'une si forte précarité.²⁹

²⁶ Nove, Aldo, 2006, p. 4.

²⁷ Weber, Max, (éd.) 1971. *Politik als Beruf, Wissenschaft als Beruf*, trad. Antonio Giolitti : *Il lavoro intellettuale come professione*, Torino, Einaudi, p. 121.

²⁸ « Ho un contratto a ore, un ex co.co.co. che però ancora è rimasto tale, che dovrebbe cambiare e resta così, nel caos ministeriale », dans Nove, Aldo, 2006, p. 5.

²⁹ « Per ora, insegno anche in un corso regionale, di pomeriggio, un pomeriggio a settimana. [...] Poi ogni quindici giorni collaboro con un'altra scuola, dove abbiamo ideato un corso di giornalismo per ragazzi. Sono attività che in realtà mi piacciono tutte, ma essendo sporadiche, pagate in modo irregolare e poco, non mi danno nessuna forma di sicurezza. Quando non ce la faccio proprio, mi aiuta mia madre.

Malgré les nombreuses complications, Roberta cherche toujours à concilier son métier et les passions qui l'animent. Son engagement personnel est évident par le fait que, même face à des conditions incertaines, elle n'arrête pas de proposer des initiatives sortant de ses simples tâches professionnelles. Créer un cours de journalisme pour les étudiants n'est qu'une manière de les sensibiliser à la politique et à la prise de parole : un moyen pour leur faire comprendre qu'exister signifie aussi participer activement en se forgeant un esprit critique susceptible de comprendre le monde à travers l'écriture, l'actualité économique, civile ou sociale.

Mais les incertitudes restent et, malheureusement, elles parviennent à miner le terrain sur lequel la protagoniste de la nouvelle d'Aldo Nove tente de bâtir une existence possible. Si sa volonté de construction représente une forme de résistance allant au-delà de la simple survivance quotidienne, il est certain que pour Roberta la fatigue accumulées pendant ses vingt dernières années devient chaque jour plus lourde à supporter. Le plaisir de partager ses intérêts et de les transformer en matière d'enseignement, ou d'engagement quotidien – comme dans le cas de l'imprimerie – est constamment soumis à une mortification économique finissant même par troubler son équilibre personnel : « quand tu as grandi avec la passion pour la politique, et, comme moi, tu es contraint de l'abandonner pour ne te concentrer que sur ta survivance quotidienne, cela est une agression permanente de la part de la réalité envers toi-même³⁰ ». Il n'est plus possible de séparer le monde du travail de la sphère personnelle. Car l'existence renvoie Roberta à une remise en discussion touchant son quotidien, mais aussi son passé et les choix qui l'ont conduite à un présent de fatigue et d'humiliations :

Jour après jour, tu t'aperçois que ton diplôme, ton expérience décennale, n'ont aucune valeur contractuelle, que sur le plan professionnel tu ne vauds rien. Et puis, à quarante-ans, les premiers bilans commencent. Il se peut que tu commences à te dire : « D'accord, aujourd'hui je peux travailler même seize heures par jours pour très peu d'argent, je le fais, car je l'aime, mais dans quelques années je n'aurai plus la force physique pour supporter tout cela ». Et ensuite, tu commences à te torturer.³¹

Les tentatives pour laisser tomber toute réflexion existentielle sont vaines. Car les deux mondes ne sont pas séparés et la frustration professionnelle parvient même à empiéter sur les choix géographiques

È difficile vivere così. Cerchi di pensare che siamo in tanti, in queste condizioni, ma il pensiero non è sufficiente a combattere l'ansia che di dà una precarietà così forte », *ibid.*, p. 6.

³⁰ « [...] quando, come me, sei cresciuta con la passione per la politica, ti trovi a doverla abbandonare perché devi solo pensare a sopravvivere. È una continua aggressione della realtà nei tuoi confronti », *ivi*.

³¹ « Ti rendi conto giorno per giorno che la tua laurea, i tuoi decenni di esperienza non hanno nessun valore contrattuale, che sul piano del lavoro non sei niente. A quarant'anni poi cominciano i primi bilanci. Magari pensi: « Ok, adesso posso lavorare anche sedici ore al giorno per pochi soldi, lo faccio perché mi piace, ma fra qualche anno non ce la farò più fisicamente ». E allora inizia a pensare, a logorarti. », *ivi*.

de la protagoniste en finissant par la faire douter de la ville qu'elle a choisie, Rome, lieu d'habitation, mais aussi symbole d'un changement, d'une évolution qui n'a jamais eu lieu : « [c]ette ville, que j'ai choisie il y a vingt-ans en quittant la Calabre pour fréquenter l'université, je l'ai toujours aimée. Mais aujourd'hui, y vivre est devenu difficile³² ». Les difficultés de Roberta sont concrètes, car la capitale est chère et pour y rester elle est condamnée à sacrifier tout son temps libre pour le dédier à un métier qui ne lui donne même pas la possibilité de profiter des plaisirs culturels et affectifs de sa ville :

Je suis venue ici pour étudier, et ici j'ai décidé d'y rester. Avec un grand investissement émotionnel, avec de l'enthousiasme. J'ai tout donné. Tout ce que j'ai bâti, c'est ici. Mes amis, mes relations. Mais le temps d'une journée, avec ses problèmes immédiats, est tellement prédominant que, finalement, tout ce que tu as construit durant une décennie, tu ne peux même pas le vivre, jour après jour. Ce n'est pas possible. Je sors à vingt-deux heures de l'école, je ne vois pas mes amis, je ne vais pas au cinéma. Puis, pendant le week-end, tu cherches à recoudre les fils de tes relations, mais tu es tellement fatiguée que...³³

À travers le récit de Roberta, Aldo Nove cherche à délinéer, du point de vue phénoménologique, la notion de précarité. L'écrivain met l'accent sur ces aspects hétérogènes (l'habitat, les lieux, les affects, l'identité) en choisissant de montrer comment cette fragilité professionnelle parvient à influencer l'existence des sujets au sein même de leurs communautés. L'objectif de ce récit, raconté – comme nous l'avons déjà expliqué – à travers le cadre d'une interview guidée, montre comment la flexibilité professionnelle rime, constamment, avec une réelle « incertitude personnelle » finissant par toucher, comme l'explique Z. Bauman, la sphère intime, sociale et même psychologique des individus, condamnés à vivre dans une « société de l'incertitude³⁴ ». En effet, il ne faut pas oublier que malgré les proclamations politiques, la flexibilité cache, dans sa structure, ce que L. Gallino³⁵ a défini comme une contradiction cruelle. Elle donne l'illusion d'avoir du temps libre – un temps flexible, justement – pour continuer à investir dans ses projets personnels. C'est le cas de Roberta, par exemple, qui dédie son énergie à l'imprimerie féminine, ou aux séminaires de journalisme proposés au sein de structures ne parvenant même pas à lui payer son salaire correctement. La protagoniste de A. Nove n'arrête pas de souligner qu'elle le fait volontiers, car, après tout, elle « aime » le faire. Cette attitude à

³² « Questa città, che ho scelto vent'anni fa quando dalla Calabria ci sono venuta per fare l'università, l'ho sempre amata. Ma ora viverci è diventato davvero difficile », *ibid.*, p. 7.

³³ « Sono venuta qua a studiare, e qua ho deciso di rimanere. Con grande investimento di passione, con entusiasmo. Dandoci tutta me stessa. Tutto quello che ho costruito è qui. I miei amici, le relazioni. Ma il tempo di una giornata, con i suoi problemi immediati, è talmente predominante che tutto quello che hai costruito in decenni poi non riesci a vivertelo, giorno per giorno. Non ce la fai. Esco alle dieci e mezza di sera da scuola, non vedo gli amici, non vado al cinema. Poi arriva il fine settimana, quando cerchi di ricucire i fili, ma se sei distrutta dalla fatica... », *ivi*.

³⁴ Voir Bauman, Zygmunt, 1999. *La società dell'incertezza*, Bologna, Il Mulino.

³⁵ Voir Gallino, Luciano, 2014. *Vite rinviata. Lo scandalo del lavoro precario*, Roma-Bari, Laterza.

l'approfondissement, à la diversification des activités, fait partie de sa vocation. Elle est en lien avec son engagement professionnel vis-à-vis de ses élèves. Parallèlement, ces choix – relevant de ses intérêts privés – deviennent, dans le contexte du travail intellectuel, un moyen pour affiner son professionnalisme d'enseignante. Toutefois, cette démarche méritoire ne fait qu'ajouter de la frustration à sa position : elle ne fait que remettre en question son parcours professionnel et son domaine d'étude en arrivant même à perdre ses certitudes sur la ville qu'elle a choisi d'habiter. Pour L. Gallino, ce parcours paradoxal et apparemment contradictoire, rentre parfaitement dans le schéma de la flexibilité capable, dans son mécanisme pervers, de produire des « biographies risquées³⁶ ». Ces existences sont modelées – ou même manipulées – par la réalité du travail et finissent par devenir, elles-mêmes, flexibles et, par conséquent, précaires.

La posture narratologique d'Aldo Nove nous paraît donc rentrer dans le domaine de la métabiographie. Ce genre littéraire a été théorisé par Alessandro Iovinelli en 2004³⁷. Même si ce livre publié en 2006 ne pouvait pas figurer dans le volume de critique, il nous semble intéressant de le rapprocher à l'étude de ce dernier. Si nous pouvons définir biographique un texte où l'auteur raconte l'existence d'un personnage réel, dans ce cas précis le mot *méta* ajoute une composante nouvelle. L'idée est celle de pouvoir créer, à travers le récit d'autrui, un dialogue incessant entre auteur et lecteur. Dans notre contexte, l'auteur se déguise en Roberta : il raconte son histoire, il choisit de donner voix à une femme réelle en la transformant en personnage de son histoire. Il change le nom de sa protagoniste en chair et os, mais il retranscrit son histoire d'une manière fidèle en l'accompagnant d'un lent et constant commentaire personnel. L'opération de A. Nove est intéressante, car son but est, comme le souligne A. Iovinelli dans les cas des textes métabiographiques, d'établir une relation avec le lecteur : de l'interroger même, souvent d'une manière involontaire. En lui donnant le rôle (ingrat, mais passionnant) de compléter les passages manquants, d'approfondir – voire d'imaginer – des perspectives n'étant qu'ébauchées dans le texte écrit.

L'auteur s'immerge dans la peau de cette protagoniste pour en faire ressurgir un sentiment partagé et pour fournir une lecture politique du monde du travail dans l'Italie d'aujourd'hui. Roberta raconte son histoire par la voix de A. Nove, mais elle ne cesse pas d'exister dans la réalité. Toutefois, en s'incarnant dans la page d'un roman, elle devient littérature. Elle se prête – involontairement – à une possibilité de trahison, de mystification vouée à un objectif plus noble : transformer son histoire personnelle, dans l'histoire de nous tous. Si Roberta est Aldo Nove, Roberta est aussi nous, lecteurs d'aujourd'hui, plongés dans un quotidien proche au sien ou éloigné : peu importe. Son histoire, sa fragilité, ses doutes deviennent les doutes et les incertitudes de tous les précaires ne pouvant que se reconnaître dans des dynamiques assez similaires. Parallèlement, pour ceux qui ont la chance de ne pas vivre une réalité si cruelle, sa métabiographie devient une occasion de réflexion, une perspective sur le

³⁶ Ivi : « biografie a rischio ».

³⁷ Iovinelli, Alessandro, 2004. *L'autore e il personaggio: l'opera metabiografica nella narrativa italiana degli ultimi trent'anni*, Soveria Manelli, Rubettino.

monde, une manière de se plonger dans le rôle d'une enseignante précaire pour la comprendre, pour la saisir. Le but est, peut-être, d'élargir son propre horizon en essayant d'en faire un questionnement non seulement littéraire, mais certainement civique, politique, social, et, pourquoi pas, féministe.